

Le bouquet, le parcours, l'inventaire

1.

Le bouquet, ici, est une idée, il est en soi un inventaire. Il est d'ailleurs toujours une idée et souvent un inventaire. L'idée consiste à apporter un peu de la beauté dite « naturelle », extérieure, à l'intérieur des maisons, d'y faire ainsi une petite place à ce qui pousse, là dehors, avec quoi on a perdu, souvent, tout contact. C'est plus simple que de rapporter une branche d'arbre, un bloc de granit ou un mètre carré d'herbe verte. Il n'est un inventaire que s'il n'est pas mono-fleur et surtout si on le constitue soi-même ; sinon il ne rend compte que d'un état du marché, de la mode, de l'humeur qui nous portait ce jour-là.

Le bouquet est une idée citadine, on n'a jamais vu la moindre paysanne (ne parlons pas des paysans) battre la campagne pour en constituer un, pour faire entrer chez elle ce qu'elle a sous (et qui éventuellement lui sort par) les yeux à longueur de printemps et d'été dès lors qu'elle met le nez dehors.

D'entre tous les bouquets, le bouquet de fleurs des champs est une idée particulièrement citadine, citadine-écologique même, une idée conscience d'elle-même : foin de compositions florales sophistiquées, de recherche de fleurs rares, élégantes, parfumées subtilement et délicatement colorées, faisons du tout-venant une fête pour l'œil et l'esprit, conservons le plaisant désordre et l'aimable diversité dans lesquels on a trouvé tout cela, en un mot réjouissons-nous de ce que la nature donne et dont nous sommes privés.

Cueillons donc, n'attendons à demain, assemblons marguerites, aigremaines, centaurées, résédas, petites pimprenelles et autres véroniques, salicaires, saxifrages et plantain, à la fête des couleurs, des parfums et des formes ajoutons celle des noms qui ouvrent à l'esprit autant de perspectives que les prairies fleuries en ouvrent à l'œil rêveur et à la main qui cueille. Faisons donc un bouquet, emplissons de grands vases, remettons le désordre du champ qu'une cueillette calme a quelque peu rompu, contemplons, laissons-nous apaiser, apprenons à connaître ces fleurs que les botanistes des siècles passés ont décrites, nommées, classées et protégées : *Leucanthemum vulgare*, *Agrimonia eupatoria*, *Centaurea scabiosa*, *Reseda luteola*, *Sanguisorba minor*, *Veronica chamaedrys*, *Lythrum salicaria*, *Saxifraga granulata*, *Plantago lanceolata*... Laissons l'idée germer.

2.

Le parcours, ici, est hasardeux, c'est une version rêveuse, aléatoire de l'itinéraire. Mais se diriger rationnellement pour rallier un point à un autre, tout comme courir les rues au hasard de l'inspiration du moment, c'est toujours inventorier, plus ou moins consciemment, la forme de la ville. On démarre donc au métro Bobigny-Pantin-Raymond-Queneau (lequel, pour mémoire, est l'auteur des Fleurs bleues, décrit comme personne la banlieue de Paris et inventoria mille et une formes...), limite est de la ville, on pique au sud, on fait quelques pas à Romainville et on mord sur Les Lilas, puis on file à l'ouest, le parc Henri-Barbusse, on contourne le stade Charles-Auray, gagne la rue des Pommiers par la rue de Candale, comme un rien on arrive rue Jules-Auffret quand on est pour buter contre le Pré-Saint-Gervais ; du coup cap au nord, un crochet par le parc Stalingrad, on coupe l'avenue Jean-Lolive, qui est elle-même une grande coupure dans la ville, une petite boucle jusqu'au bord du canal de l'Ourcq, qu'on franchit alors, fendre les flots, par la rue Delizy, ensuite ce sont les voies de chemin de fer, autre coupure, sous lesquelles on se glisse pour pointer son nez côté Cartier-Bresson, sa caserne de pompiers et sa galerie d'art, retour à la mairie, puis direction nord-ouest, Aubervilliers par l'avenue Edouard-Vaillant, juste avant on fait un crochet nord-est pour aller jusqu'au parc Diderot, enfin l'avenue Jean-Jaurès, un trottoir à Pantin, un à Aubervilliers, mais une même coupure, et on s'engouffre à Aubervilliers-Pantin-Quatre chemins, fin de parcours.

Cela ressemble davantage à une déambulation d'un qui bade nez au vent qu'à une promenade ordonnée ; matérialisé sur un plan ça fait un peu désordre, tortueux, saouïl peut-être, on se demande ce qui a guidé les pas du promeneur. Laissons ce constat cheminer.

3.

Qu'est-ce qu'un inventaire ? Un dénombrement et une énumération d'éléments. On dit "sous bénéfice d'inventaire", et on sait que les magasins ferment, une fois l'an, pour inventaire. Rien de tout cela ici. Ici, on inventorie une ville, Pantin, et on l'inventorie en dansant, c'est donc un inventaire dansé. Je n'ai pas d'autre exemple d'une telle entreprise. Je n'ai pas parlé de bouquet et de parcours pour le simple plaisir d'aligner des considérations diverses sur ces deux arts, l'art de la composition florale et l'art de la promenade, mais parce qu'ils ont partie liée avec l'inventaire dansé de la ville de Pantin. Il s'agit, comprend-on, de répertorier les différentes espèces végétales, plantées puis entretenues par les services de la ville, présentes dans les rues, et de donner à cet inventaire une forme aimable, plus aimable qu'une liste

confiée à un registre. Ce sera un bouquet constitué en dansant, au fil des rues, et la danseuse, légère, comme le bouquet en train de se faire, seront photographiés, qui dansant, qui s'étoffant. À l'issue du parcours on se retrouvera à tenir dans les bras un grand bouquet de fleurs qu'on n'aurait pu, croit-on, cueillir qu'à travers champs. C'est donc que dans la ville on peut planter aussi, faire croître et contempler, ce qu'on a tenu loin du bitume et des gens pendant des décennies. Ce que le geste aimable de l'inventaire dansant met au jour simplement, c'est qu'on peut inventer au creux du macadam mille façons de bosquets, mille sources de joie, mille ombrages vénérables et mille contemplations de merveilles insolites, c'est qu'il nous faut toujours des idées, des chemins et des gestes dansants pour débusquer des coins où elles se tiennent tapies les constructions savantes que nous avons bâties pour abriter nos jours. Dans inventaire il y a inventer.

4.

Oui, mais pour inventer il faut voir, pour voir il faut regarder, pour regarder il faut du temps. Toutes choses qui ne sont pas à proprement parler monnaie courante dans ces drôles de cités dont Paris se couronne. Car si l'inventaire végétal reste aimable tout du long, si ceux qui l'ont conçu ont mis autant de soin à orner nord que sud, est qu'ouest, on ne saurait en dire autant de la ville, dont la dureté croît à mesure que l'on monte, au nord, vers les Quatre-Chemins. La colline des Lilas et du Pré-Saint-Gervais (dont les noms seuls évoquent une certaine douceur), à laquelle on s'adosse encore rue des Pommiers, où l'on pourrait se croire dans un coin de province, paisible et retiré, cède la place au tout-venant urbain, hasardeux, balafre d'une voie à fort passage menant droit à Paris, qui est la marque des lieux interchangeables. Aux abords du canal de l'Ourcq on a pensé que l'artère aquatique avait quelque intérêt pour adoucir la ville et ses circulations ; on l'a donc arrangée, et c'est un petit souffle qui surgit là de l'eau, juste avant que le rail, artère métallique, balafre à son tour l'espace urbain, le coupe, cette fois-ci, plus catégoriquement encore qu'une barrière. Au-delà, sur le plat qui mène à Aubervilliers, soudain tout porte l'âge de temps et lieux parfaitement révolus où pourtant de partout on se presse, on s'écrase, où l'on vit et l'on grouille alors que tout est mort et qu'il faut un œil d'or pour distinguer des fleurs.

C'est que la forme d'une ville change vite, on le sait, pour nos cœurs de mortels, mais la dureté demeure. Reprenons, à l'envers, le chemin d'inventaire, remontons dans la liste des espèces bienveillantes qui sont plantées ici, dansons, si m'en croyez, n'attendons à demain...

Mathieu Riboulet